

Jonathan Lamy ou le fulgurant désir d'être touché

Laurance Ouellet Tremblay

Numéro 114, printemps 2013

Poésie autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet Tremblay, L. (2013). Jonathan Lamy ou le fulgurant désir d'être touché. *Inter*, (114), 56–57.



> Jonathan Lamy, *Laisse faire*, Montréal, 2011. Photo : Laurance Ouellet Tremblay.

JONATHAN LAMY

OU LE FULGURANT DÉSIR D'ÊTRE TOUCHÉ

LAURANCE OUELLET TREMBLAY

*qu'être touché ce soit toujours*¹

« [U]ne rencontre / une tempête // plaie à lécher / je lance mon visage / vers le tien » (p. 14). Ce désir ardent du contact avec l'autre, cette volonté de « lancer » son visage vers lui, parcourt du début à la fin le recueil *Je t'en prie* de Jonathan Lamy, de la même manière que sa performance *Laisse faire*², dans un mouvement similaire de lancée et de don, offrait au public le corps de l'artiste dans toute sa vulnérabilité. Car c'est bien de cela dont il est question dans ces deux œuvres : de ne pas faire grand cas de sa propre histoire, mais de demander très humblement, de manière plus ou moins explicite, plus ou moins pressante, la rencontre avec l'autre. À cet égard, le premier poème de *Je t'en prie* est sans équivoque : « jetons nos vies / dans le feu / comme des vieilles histoires / les os craquent / nous sommes des animaux / bricolés de lumière » (p. 12). Ici, les vers nous enjoignent à ne pas considérer le corps comme un fétiche inatteignable, mais plutôt comme un bricolage « craquant », une sorte de construction non achevée apte à être visitée, traversée, entamée par l'autre, trouvant là peut-être sa véritable essence, son unique utilité. Chez Lamy, c'est en rencontrant l'autre que l'on arrive à « lécher ses plaies », à prendre soin de soi.

Les publications de Jonathan Lamy sont nombreuses, ses performances aussi³. Si je choisis ici de mettre en lumière deux œuvres précises plutôt que de tenter une vue d'ensemble de son parcours, c'est qu'elles m'apparaissent, amarrées l'une à l'autre, créer un mouvement d'aller-retour constitutif de la démarche entière du poète, démarche guidée, il me semble, par le fulgurant désir d'être touché et par celui, intrinsèquement lié à ce dernier, de toucher à son tour, d'atteindre l'autre par le biais d'une démarche artistique. C'est que l'expérience de la rencontre, chez Lamy, se vit comme une contradiction irrésoluble – et c'est bien de cette irrésolution qu'elle tire toute sa force – oscillant entre le refuge idéal et le péril incroyable de ne pas être vu, reconnu par autrui.

Le désir d'être touché passe par le corps, nécessite le corps pour s'exprimer, bien sûr. Mais plus précisément, ce désir, inscrit au cœur de toute la production de l'artiste comme en son centre tonal – sa première volonté –, altère le corps, ne le laisse pas sortir indemne de ses rencontres avec l'autre : « trop peu / ta présence / je veux encore / ce qui déborde / partout / bientôt / tu repasseras / par les trous / que tu as / faits en moi » (p. 58). Chez Lamy, l'expérience de l'altérité ne va pas de soi et le corps, *effracté*, « troué » par l'autre, est nécessité à même le matériau de l'œuvre pour témoigner de cette expérience de la rencontre dans laquelle il est plongé, que ce soit littéralement, de manière performative, ou à même l'inscription incessante de son procès dans le poème. Voyons comment le recueil *Je t'en prie* et la performance *Laisse faire*, en faisant du corps leur axe de composition principal, s'interpellent et se répondent, trouvent leurs lieux de résonance et leurs points de divergence où, de manière spéculaire, ils se complètent.

Installé au fond d'un salon de coiffure de la rue Ontario, Jonathan Lamy avait inversé, le temps d'une nuit, la logique du client et du service reçu : au lieu d'offrir des soins, il demandait aux visiteurs de lui en donner. Une seule directive : « Faites ce que vous voulez de moi, ce que vous voulez de mon corps, mais touchez-moi, n'hésitez pas. » Muni d'un attirail complet de produits de beauté, mais aussi de gouaches, de paillettes, de confettis et de crème fouettée (!), il était installé sur sa chaise, à la merci d'un public qui lui a joyeusement peint les ongles, rasé la barbe, dessiné sur le torse, coupé les cheveux, etc. Au matin, le corps de l'artiste, transfiguré par le passage de l'autre, était devenu, en un sens, le bricolage des visiteurs, à la fois témoin et trace tangibles du passage du public au salon.

Les poèmes de *Je t'en prie* mettent en scène un sujet qui désire l'autre dans la forme singulière de ses traits ; qui désire un corps jusqu'à rejeter absolument ce qui ne lui fait pas écho : « je raye / ce qui n'est pas / ton visage / ce qui ne dit pas / ton visage / à répéter / le bon mot / encore » (p. 18). Ce recueil semble nous murmurer doucement que, tant qu'à brûler nos vies, c'est-à-dire tant qu'à vivre, tout simplement, faisons-le dans le plus grand

dénouement possible, dans l'humilité aussi, face à ce désir d'être touché, reconnu et atteint, désir de l'autre qui parfois nous consume, parfois nous ravit : « ce qui me gruge / m'incarne // je le remets entre tes mains // tu enlèveras / les éclats de miroir / tu me retourneras comme de la terre » (p. 43). Dans cette œuvre, les vers reconduisent sans cesse l'ambiguïté fondamentale que comporte toute expérience de l'altérité, ce qu'elle permet d'assomption de soi tout autant que ce qu'elle révèle d'assujettissement à l'autre. Ici, nulle clôture de la rencontre, nulle fin rassurante qui résoudrait l'étrangeté d'autrui, son caractère éminemment paradoxal, œuvre d'un asile certain mais aussi d'une torture qui s'inscrit à même le corps du sujet : chez Lamy, le visage « permet » autant qu'il « empêche » (p. 60) ; l'« intime » est à la fois « câlin » et « massacre » (p. 64) ; il y a des « cages thoraciques / bien ouvertes » où l'on jouit « à en brûler » (p. 61) ; les « organes / se distordent » (p. 73), car « nous avons trop / de dynamite / de tendresse » (p. 67).

Si la performance *Laisse faire* demandait au public, dans un appel quasi désespéré, d'altérer de toutes les manières possibles le corps de l'artiste, la voix des poèmes, quant à elle, demande à une seule personne, supplie parfois, avec violence ou tendresse, d'être touchée elle aussi : « pourquoi / n'y a-t-il pas / tes mains / plutôt que rien // je veux / voir je veux / voir à travers / tes mains je veux » (p. 49). Au sujet poétique de *Je t'en prie* qui désire l'autre dans sa spécificité et son individualité se superpose le sujet de la performance qui approche à son tour ce lien, mais de manière publique et collective. Au cœur du fulgurant désir d'être touché mis en scène par ces deux œuvres apparaît un renversement fondamental de la démarche de Lamy : au corps de l'artiste performeur qui devient un *corps-texte*, témoin et trace, lieu d'inscription de toutes les altérations pratiquées par le public au cours de la nuit, s'adjoint ce que je nomme le *texte-corps* du recueil, c'est-à-dire celui qui renferme toute l'intimité, la beauté et la virulence de la rencontre avec l'autre ; celui qui la contient comme un secret gravé en son sein, à même le rythme de ses vers.

Mises en lumière l'une par rapport à l'autre, ces deux œuvres font du corps et du texte une entité consubstantielle qui est, il me semble, représentative de toute la production de l'artiste. Acteur important sur la scène de la poésie québécoise des dernières années⁴, Jonathan Lamy a toujours créé des textes et des performances qui déploient en leur centre l'« épreuve » de l'autre. Qu'elle soit approchée lentement, avec de multiples précautions, ou suscitée de manière patente, cette épreuve s'inscrit à même les corps mis en scène – « nos corps / pour comprendre le monde » (p. 56) – qui, sans cesse, tâchent de nous rappeler, humblement, notre part d'assujettissement à l'autre, ce qu'elle contient de ravissement et d'éblouissement, mais aussi de détresse, de risque et de dépossession. ◀

NOTES

- Jonathan Lamy, *Je t'en prie*, Éditions du Noroît, 2011, p. 14. Toutes les citations en vers présentes dans le texte sont tirées de ce recueil ; je n'en indiquerai désormais que les pages entre parenthèses.
- Réalisée en février 2011 dans le cadre de la *Nuit blanche* de Montréal, la performance « Laisse faire » faisait partie intégrante de l'événement *Trop mon genre !* organisé par le Collectif VX dans un salon de coiffure de la rue Ontario (Au Barbershop Coiffure). Au cours de cette nuit, le public était invité à visiter un salon d'esthétique bien spécial, consacré aux récits et images du corps, aux solitudes et sociabilités de la séduction.
- En plus d'avoir publié des textes dans de nombreuses revues littéraires comme *Moebius*, *Estuaire* et *Exit*, Jonathan Lamy est l'auteur de deux recueils, le premier étant intitulé *Le vertige dans la bouche* (Noroît, 2005). Il a aussi réalisé de nombreuses performances au cours des dernières années telles que « Bobos bisous » (*Festival voix d'Amérique*, 2011 ; Le Lieu, 2010) et « Destruction d'un manuscrit » (*Salon de la marginalité*, 2011 ; *Art souterrain*, 2009). Il a dernièrement dirigé, en collaboration avec Amélie Aubé Lantôt, le numéro hommage à Josée Yvon de la revue de création littéraire sherbrookeoise *Jet d'encre*.
- Jonathan Lamy a fondé, entre autres, en collaboration avec Catherine Cormier-Larose, les Productions Arrehu qui organisent régulièrement et de manière très dynamique des événements qui mêlent poésie, intervention, espace public et enfance.

LAURANCE OUELLET TREMBLAY est étudiante au doctorat en études littéraires à l'UQAM et s'intéresse principalement à la notion d'épuisement en littérature contemporaine. En 2010, elle a publié *Était une bête* aux éditions de La Peuplade.